

Le Récit de voyage face au stéréotype

- A travers la représentation de la Bretagne dans les *Mémoires d'un Touriste* de Stendhal-

Keiko SUGIMOTO

Le problème de la représentation est essentiel à la réflexion sur le genre du récit de voyage. Dans le cadre de l'étude sur les *Mémoires d'un Touriste* (1838) de Stendhal¹, où son intention est de décrire la France en pleine évolution, nous nous proposons de traiter la question du stéréotype régional, d'examiner une modalité de l'exploitation du discours courant sur une région et ses habitants, et sa mise en intrigue. La fictivité du livre (le héros, alias «Touriste», est un marchand de fer qui fait le tour de la France pour le commerce) ne constitue pas un grand obstacle à notre étude. Comme le Touriste a trop de points communs avec l'écrivain pour être traité à part, pour ce qui concerne la perception de la province, nous jugeons convenable d'en attribuer toutes les responsabilités à l'écrivain.

Notre choix tombe sur la Bretagne proprement dite, la partie péninsulaire, à cause de l'encyclopédisme sensible du texte de Stendhal. Si, par rapport à d'autres endroits du texte, la mention de l'actualité de la région (politique, économie, industrie, régionalisme, etc.) y est largement sacrifiée au profit de l'intérêt porté aux vestiges du passé, c'est que l'archaïsme de la région offrait un terrain propice à l'étude de la France d'avant l'uniformisation entraînée par l'essor de l'industrie et du journalisme. Cela nous permet d'ailleurs d'évaluer l'attitude de Stendhal vis-à-vis de la spécificité

¹ *Mémoires d'un Touriste* dans les *Voyages en France*, éd. Victor Del Litto, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1992. Ce volume comprend une partie inédite (intitulée *Voyage en France*), ainsi que le journal de voyage dans le Midi basé sur le voyage réel de l'écrivain en 1838 (*Voyage dans le Midi de la France*). Toutes nos citations seront tirées de cette édition.

régionale, sans nous préoccuper de la hiérarchie Paris/province qui souvent généralise sa vision de la province.

L'itinéraire du voyage

On peut situer l'époque de la rédaction de la partie consacrée à la Bretagne vers janvier et février 1838, si l'on se réfère à la date de l'article de la *Gazette des Tribunaux*² que Stendhal a mis à profit pour rédiger la rubrique *Lorient* (p.301-305), ainsi qu'à celle d'une lettre à Adrien de Jussieu³ dans laquelle l'écrivain se renseigne auprès de son ami sur le nom d'un antiquaire sicilien, qui devait figurer dans l'article *De la Bretagne* (p.308-309). Sauf une semaine de séjour à Nantes qui fait l'objet d'une note en marge du manuscrit d'un roman intitulé *Le Rose et le Vert*, on ne connaît pas le détail de son voyage dans l'ouest en juin 1837, en compagnie de Mérimée. Ce qui est sûr, c'est qu'après avoir quitté Mérimée à La Charité-sur-Loire ou à Bourges, il est passé par Vannes, Le Havre et Rouen avant de regagner Paris. Mais ayant eu l'idée des *Mémoires d'un Touriste*, à l'en croire, au Havre⁴, il semble avoir projeté un nouveau voyage en Bretagne d'août à septembre, comme l'atteste la lettre du 28 septembre 1837 au comte Cini⁵. C'est toutefois la seule trace de ce second voyage, dont on ne sait rien de plus. Aussi, eu égard à une telle pénurie de renseignements, nous proposons-nous, dans la présente étude, de faire abstraction des éléments issus des souvenirs personnels de l'écrivain, et de nous intéresser plutôt à l'intertextualité, à la relation qu'il entretient avec d'autres discours contemporains sur la Bretagne.

Naturellement, l'itinéraire est conditionné par les ouvrages de référence, comme par le voyage réel. En ce qui concerne la Bretagne,

² Daté du 2 février 1838.

³ Datée du 10 janvier 1838 (*Correspondance*, éd. Henri Martineau et Victor Del Litto, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1962-1968, 3vol., t.3, p.252-253).

⁴ *Œuvres intimes*, éd. V. Del Litto, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1981-1982, 2 vol., t.2, p.337.

⁵ *Correspondance*, t.3, p.242.

le commis voyageur suit pour une large part celui du Mérimée des *Notes d'un voyage dans l'Ouest de la France* (1836) dont il a profité, mais en sens inverse : tandis que Mérimée, dans son tour de la péninsule, descend du Nord au Sud, de Vitré à Nantes, le héros des *Mémoires d'un Touriste* part de Nantes pour monter jusqu'à la Normandie, en passant par Vannes, Auray, Lorient, Rennes, Saint-Malo et Granville. Il s'avère, pourtant, que le Touriste, en l'occurrence l'auteur, est indifférent à la côte Atlantique et à la région nommée jadis Basse-Bretagne, où il ne s'arrête pas. Quand on pense que l'exotisme de cette région attirait, à cette époque, nombre de journalistes et de gens de lettres⁶, on ne peut s'empêcher de s'interroger sur la raison de cette omission. Nous allons revenir sur ce point.

La documentation

Outre l'ouvrage de Mérimée, on sait que Stendhal a consulté les guides touristiques de l'époque (*Guide classique du voyageur en France, en Belgique et en Hollande* de Jean-Bernard Richard, 15^e éd. ; *Guide pittoresque du voyageur en France*, éd. Société de gens de lettres, de géographes et d'artistes, 1834-1838, en fascicules⁷), dont Del Litto identifie dans ses notes les passages utilisés par l'auteur. Il est possible que, comme en d'autres endroits du texte, il se soit référé à la note de voyage de son favori, l'anglais Arthur Young (*Voyages en France pendant les années 1787, 1788 et 1789*,

⁶ Dans le domaine de l'art, c'est avec un recueil de lithographies de Dusaulchoy (*Esquisses sur la Bretagne, ou Vues de châteaux historiques, abbayes et monuments anciens dessinés sur les lieux*, Rennes, Marteville, 1829-1830) que la Bretagne commence à attirer les paysagistes, ainsi que des régions comme les Pyrénées et la Provence (Voir Jean Adhémar, *La France pittoresque : les lithographies de paysage au XIX^e siècle*, Somology Editions d'Art, 1997, p.56-65). Sur l'abondance des publications sur la Bretagne des années 1830, voir Patrick Berthier, *La Presse littéraire et dramatique au début de la monarchie de Juillet (1830-1836)*, Editions universitaires du Septentrion, 1997, 4 vol., t.2, p.894-896. Ce sont surtout la *Revue des Deux Mondes* et la *Revue de Paris* qui ont favorisé la mode.

⁷ «Ille-et-Vilaine» (76^e et 77^e livraisons, 1838), «Morbihan» (82^e livraison, 1838). Par contre, nous n'avons pas trouvé d'emprunt sûr aux fascicules «Côtes-du-Nord» (78^e livraison) et «Finistère» (79^e et 80^e livraisons).

traduit en français en 1793), mais ne semble pas avoir lu, par contre, ni le *Voyage dans le Finistère* (1799) de Jacques Cambry, un vrai découvreur de la Bretagne, ni le *Tableau de la France* de Michelet (1833), qui, ouvrant le deuxième volume de l'*Histoire de France*, contient un passage relatif à la Bretagne. Quant au tome consacré à la Bretagne dans les *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, célèbre recueil de paysages lithographiés de Nodier, Taylor et Cailleux (1820-1878), sa publication est postérieure à celle des *Mémoires d'un Touriste* (1845-1846). Ajoutons enfin que, pour ce qui concerne les articles sur la Bretagne publiés de 1829 à 1838 dans la *Revue de Paris* et dans la *Revue des Deux Mondes*, la consultation par Stendhal n'est que probable⁸.

Même si ces documents, ainsi que les matériaux fournis personnellement à l'auteur (voir l'allusion à la théorie des races humaines communiquée à Stendhal par son ami William Edwards, p.299-301) lui avaient donné une idée de la région et du peuple, on doit reconnaître que souvent il n'échappe pas aux «stéréotypes» de la Bretagne et des Bretons en vogue à l'époque. Est-ce par paresse d'esprit, signe de son manque d'intérêt pour la région, qu'il recourt si facilement aux images usées, ou bien cela dénote-t-il l'accord qu'il donne au discours courant sur la Bretagne? Avant d'aborder cette question, nous prêtons attention, dans ses textes antérieurs, aux allusions à cette région.

Le Stéréotype de la Bretagne

Avant 1837, on ne trouve aucun écrit significatif sur la Bretagne dans les textes de Stendhal, si l'on excepte la singulière «proclamation» d'un futur «préfet du Finistère», alias Beyle,

⁸ Notons que Pierre Daru (1767-1829), son bienfaiteur, a laissé *Histoire de Bretagne* (Paris, 1826, 3 vol.). Stendhal y fait allusion dans une lettre datée du 12 février 1823, destinée probablement à la *New Monthly Review*, mais il ne semble pas être au courant du détail du livre, alors en cours de rédaction. (*Chroniques pour l'Angleterre*, éd. Keith G. MacWatters et Renée Dénier, Grenoble, ELLUG, 9 vol., 1980-1995, t.2, p.302.)

⁹ Nous utilisons ce terme au sens général d'une «opinion toute faite, réduisant les singularités» (*Le Petit Robert*).

destinée à ses administrés¹⁰. Le fait est qu'il sollicitait alors un poste de fonctionnaire auprès de Guizot et rêvait d'être nommé préfet du Finistère. Lorsqu'il prescrit aux habitants de Quimper de former une «garde nationale» pour défendre leur liberté et leurs droits, d'«apprendre deux choses : le maniement des armes et à lire¹¹», et note ensuite les choses à demander, dès son arrivée, aux députés libéraux du pays pour mieux s'orienter¹², il ne semble guère avoir une vision concrète de cette région.

C'est donc dans le texte même des *Mémoires d'un Touriste* qu'on peut entrevoir l'idée que se fait l'écrivain de la Bretagne et des Bretons. Dans l'article de *Langres, le 5 mai 1837*, l'auteur nous propose de partager la France «en sept ou huit grandes divisions, qui ne se ressemblent pas du tout au fond» (p.51) : Alsace et Lorraine, Paris et ses environs, Bretagne, Normandie, Provence, Languedoc, Gascogne et Dauphiné (Grenoble). Classification nullement exhaustive, puisqu'il y manque le Centre, l'Auvergne, etc.. Sur la Bretagne, il dira :

En continuant de s'avancer vers l'ouest, on trouve vers Nantes, Auray, Savenay, Clisson, les Bretons, peuples du XIV^e siècle, dévoués à leur curé, et ne comptant la vie pour rien dès qu'il s'agit de venger Dieu. (p.51)

Plus loin, en résumant les caractéristiques de chaque division, il qualifie cette même région de «dévote et courageuse» (p.51). Archaïsme, fanatisme et bravoure, autant d'éléments faisant partie des «stéréotypes» des Bretons de l'époque. Et c'est dans cette tonalité que l'auteur peindra la péninsule dans son ouvrage.

Au point de vue du découpage régional, la région appelée avant la Révolution Haute et Basse-Bretagne est classée, selon l'auteur qui

¹⁰ *Œuvres intimes*, t.2, p.132-133. Voir aussi Michel Crouzet, *Stendhal ou Monsieur Moi-même*, Flammarion, 1990, p.497-500, et Michel Arrous, «Portrait de l'artiste en solliciteur» dans *Stendhal : l'écrivain, la société et le pouvoir*, textes recueillis par Philippe Berthier, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1984, p.69-87.

¹¹ *Œuvres intimes*, t.2, p.133.

¹² *Ibid.*, p.134-135.

se propose de diviser le pays selon «une ligne qui s'étendrait de Dijon à Nantes» (p.53-54), au Nord, c'est-à-dire dans «la partie civilisée¹³» (p.53). Géographiquement, la Bretagne est classée dans le Nord, alors qu'au point de vue économique, elle n'est pas assez avancée pour se ranger dans cette catégorie. Ce statut ambigu signale la place particulière que cette région occupe en France.

Or, le passage consacré à la Bretagne est construit autour de plusieurs thèmes majeurs : la parenté avec l'Ecosse, la chouannerie, la terre de granit, l'origine celte, la misère, la bravoure et le fanatisme des Bretons, etc.. On retrouve là les trois éléments mentionnés plus haut, et ce sont aussi les caractéristiques reprises dans la plupart des descriptions contemporaines de la Bretagne. Examinons maintenant la représentation bretonne dans le texte de Stendhal à partir des points suivants : paysage, vie rurale (mœurs, costumes, rites), homme, race et langage. À cet effet, la comparaison avec les autres textes contemporains permettra de relativiser les points de vue de Stendhal et de mieux dégager son originalité¹⁴. Malgré la richesse évidente

¹³ Il est certain que, adoptant cette dichotomie, Stendhal a dans sa tête la célèbre carte établie en 1827 par Charles Dupin (1784-1873) sur le taux de fréquentation des écoles primaires, à laquelle il fait allusion plus haut, en ce qui concerne la division de la Gascogne : «Je trouve infiniment d'esprit naturel à Villeneuve-d'Agen et à Bordeaux, mais en revanche bien peu d'instruction ; ce qui a donné une teinte noire à ces départements dans la carte de M. le baron Dupin.» (p.52). Or cette carte (insérée dans *l'Essai sur les forces productrices et commerciales de la France*, Bachelier, 1827), sur laquelle une teinte plus ou moins foncée indique pour chaque département le degré de développement scolaire, présente en effet les deux France, de part et d'autre d'une ligne frontière courant de Saint-Malo à Genève. Conscient par conséquent du retard de la Bretagne en matière d'instruction (toute la Bretagne est marquée d'une teinte presque noire sur la carte) et dans les autres domaines, pourquoi Stendhal n'a-t-il pas intégré cette région dans le "Sud", même s'il était d'usage de diviser le pays selon le cours de la Loire? On verra plus tard qu'il distingue cette région des deux régions contiguës, la Normandie et Nantes (Vendée), qu'il qualifiera de belles et civilisées, et donne à celle-ci un statut à part, en matière de culture, politique et religion.

¹⁴ Voici les textes auxquels nous nous sommes référé pour avoir une vue d'ensemble des discours sur la Bretagne des années 1830; les ouvrages dont la consultation par Stendhal est attestée sont marqués avec * : Balzac, *Les Chouans* (1829), éd. Claudie Bernard, Le Livre de Poche, 1997 ; *Guide pittoresque du voyageur en France*, éd. Société de gens de lettres, de géographes et d'artistes, Firmin Didot, [en fascicules] («Ille-et-Vilaine*», 1838 ; «Morbihan*», 1838 ; «Côtes-du-Nord», 1838 ; «Finistère», 1838) ; Abel Hugo, *France pittoresque*, Delloye, 1835, 3 vol., t.2 («Côtes-du-Nord», «Ille-et-Vilaine», «Finistère», «Morbihan») ; Mérimée, *Notes d'un voyage dans l'Ouest de la France** (1836), éd. Pierre-Marie Auzas, Adam Biro, 1989 ; Michelet, *Tableau de la France* (1833) dans les *Œuvres complètes*, éd. Paul Viallaneix, Flammarion, 1974, t.4, p.331-387 ; Jean-Bernard Richard,

des notes de l'édition de Del Litto, il faudra quelquefois préciser les sources, ce qui aidera à replacer l'écrivain dans le savoir de son temps, notamment pour les rubriques concernant l'homme, la race, et le langage¹⁵.

1) Paysage

Le paysage breton est placé d'abord sous le signe de Walter Scott. Bien que les itinéraires stéréotypés qui longent les côtes bretonnes (Pointe du Raz, îles d'Ouessant, grottes de Crozon, etc.), tels qu'on peut les trouver dans les vignettes des guides et les recueils lithographiés, n'occupent pas une grande place dans le texte de Stendhal¹⁶, le Touriste n'est point insensible aux charmes sauvages de la nature. Ainsi, un soir, lors du passage de la Vilaine :

Je n'avais pas fait deux cents pas, que j'ai été surpris par une des scènes naturelles les plus belles que j'aie jamais rencontrées. La route descend tout à coup dans une vallée sauvage et désolée ; au fond de cette vallée étroite, et qui semble à cents lieues de la mer, la Vilaine était refoulée rapidement par la marée montante. Le spectacle de cette force irrésistible, la mer envahissant jusqu'aux bords cette étroite vallée, joint à l'apparence

*Guide classique du voyageur en France, en Belgique et en Hollande**, 15^e éd., Audin, 1832-1833 ; Auguste Romieu, «La Basse-Bretagne, ses mœurs, son langage et ses monuments» (*Revue de Paris*, t.2, mai 1829, p.157-169) , «La Basse-Bretagne. Deuxième article. Effets de la Révolution de Juillet» (*Ibid.*, t.22, janvier 1831, p.13-20) , «La Basse-Bretagne. Troisième article. Le clergé.» (*Ibid.*, t.22, juin 1831, p.274-281), «La Basse-Bretagne. Quatrième article. La chouannerie.» (*Ibid.*, t.30, septembre 1831, p.145-154), «Mœurs de la Basse-Bretagne. Les luttes.» (*Ibid.*, t.35, mars 1832, p.71-79), «Mœurs de l'Ouest. Un possédé en 1828.» (*Ibid.*, t.51, juin 1833, p.55-63) ; Arthur Young, *Voyage en France, 1787, 1788, 1789** (1792), traduit de l'anglais par Henri Sée, Armand Colin, 1976, 3 vol..

¹⁵ Sur la Bretagne et sa représentation à l'époque de Stendhal, nous nous sommes référé aux ouvrages suivants : Catherine Bertho, «L'invention de la Bretagne, genèse sociale d'un stéréotype», *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°35, novembre 1980, p.45-62 ; Yann Brékilien, *La vie quotidienne des paysans en Bretagne (au XIX^e siècle)*, Hachette, 1966 ; Claudie Bernard, *Le Chouan romanesque : Balzac – Barbey-d'Aurevilly – Hugo*, PUF, 1989 ; *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, sous la direction de Jean Balcou et Yves Le Gallo, Centre de recherche bretonne et celtique, Champion / Genève : Slatkine, 1987, t.2 («Romantisme et littératures populaires de la Révolution de 1789 à la III^e République») ; Georges Minois, *Nouvelle histoire de la Bretagne*, Fayard, 1992.

¹⁶ Excepté «l'admirable baie du Morbihan» (de la Vilaine à Vannes, p.283), et la «mer grise brisant [brisait] au loin sur de grands bancs de sable, image de la misère et du danger», que le Touriste entrevoit du cabriolet (d'Ayray au village d'Erdeven, p.286).

tragique des rochers nus qui la bordent et du peu que je voyais encore de la plaine, m'a jeté dans une rêverie animée bien différente de l'état de langueur où je me trouvais depuis Nantes. [...] Bientôt les plus belles descriptions de Walter Scott me sont revenues à la mémoire. J'en jouissais avec délices. La misère même du pays contribuait à l'émotion qu'il donnait, je dirais même sa laideur ; si le paysage eût été plus beau, il eût été moins terrible, une partie de l'âme eût été occupée à sentir sa beauté. On ne voit nullement la mer, ce qui rend plus étrange l'apparition de la marée (p.281-282).

Il répète plus loin : «Je n' ai rien vu d' aussi semblable que le paysage du bac de la Vilaine et l' Ecosse désolée, triste, puritaine, fanatique, telle que je me la figurais avant de l' avoir vue» (p.282)¹⁷. Stendhal romancier porte, c' est vrai, souvent une critique sévère contre l' abus de description dans le roman de Scott¹⁸, mais ici il ne trouve pas d' autre moyen que de renvoyer le lecteur aux pages de ce dernier pour exprimer une impression profonde produite sur lui par la nature.

Le rapprochement de la Bretagne et de la Grande-Bretagne vient aussi de la présence du bocage : «J' ai été extrêmement content des paysages de Landévant à Hennebont et à Lorient. Souvent j' apercevais des forêts dans le lointain. Ces paysages bretons humides et bien verts me rappellent ceux d' Angleterre» (p.295). De même : «Rien de joli comme les bouquets de bois que l' on rencontre pendant les trois lieues de Hennebont à Lorient» (p.305). La beauté de la verdure bretonne fera aussi l' objet de l' admiration de Balzac, lui aussi disciple de Scott, qui développe dans l' ouverture des *Chouans* un magnifique panorama de la vallée du Couësnon¹⁹, et ne manque pas d' y signaler la parenté entre les deux pays, en parlant de «verdure rivale de celle d' Angleterre, sa voisine, dont le nom est

¹⁷ En réalité, Stendhal n' a jamais été en Ecosse. Ajoutons qu' on peut trouver une vignette de la vue de la Vilaine dans le *Guide pittoresque du voyageur en France* («Morbihan») auquel s' est référé Stendhal, mais là, contrairement à la description de ce dernier, l' eau est bien calme.

¹⁸ Sur ce point, voir : Victor Del Litto, «Stendhal et Walter Scott» (1971), repris dans les *Essais stendhaliens*, Genève-Paris : Slatkine, 1981, p.313-320.

¹⁹ Balzac, *Les Chouans*, p.75-77.

commun aux deux pays²⁰».

Ainsi, la nature bretonne a une double face : la grâce et l'horreur. On est bien dans le monde du «roman noir» qui, forgé sur le modèle de la littérature anglaise par les romantiques mineurs dans les années 1820 et 1830, a eu cette région comme cadre de prédilection²¹, on le voit avec *Les Chouans*, par exemple. Là, comme dans le texte de Stendhal, les personnages animant ce cadre sont aussi pourvus d'un caractère contrasté : sauvagerie / générosité, brutalité / douceur, etc. On peut dire que, formé à la même école de l'écrivain écossais, Stendhal partage un même sens esthétique avec ces romanciers qui se sont intéressés à la Bretagne.

Dans un deuxième temps, la Bretagne du Touriste est marquée par le souvenir de César, conquérant des Gaules. Les monuments druidiques, comme les pierres d'Erdeven, de Carnac (p.286-290) et du Champ-Dolent (p.318-319), ne sont pas absents dans le texte de Stendhal. La plupart des descriptions sont tirées du livre de Mérimée, *Notes d'un voyage dans l'Ouest de la France* (1836), avec quelques modifications, néanmoins : changement de l'ordre de narration, déplacement et substitution de mots et de phrases, résumé et simplification, précision et développement, etc.. Est-ce par conscience, ou bien s'agit-il d'un alibi pour échapper aux reproches? Stendhal n'a pas l'air gêné ; on le voit ajouter un grain d'authenticité à la description empruntée à Mérimée. Ainsi, un menhir du Champ-Dolent «a, suyvant ma mesure, huit pieds de diamètre» (p.318, la partie soulignée est un ajout de Stendhal) ; de même, avant d'aborder la description de la cathédrale de Dol : «Il y a bien des années que je connais l'admirable cathédrale de cette très petite ville de Dol ; je l'ai trouvée encore au-dessus de mes souvenirs d'enfance» (p.316).

Ce procédé de plagiat, pourtant, comme la mise en question de la

²⁰ *Ibid.*, p.76. On peut trouver un parallèle entre la Grande-Bretagne et la Bretagne chez d'autres écrivains comme Hugo et Barbey d'Aurevilly. Voir C. Bernard, *Le Chouan romanesque*, p.75-77.

²¹ Voir sur ce point : C. Bertho, «L'invention de la Bretagne, genèse sociale d'un stéréotype», pp. 53 et 57.

description archéologique des monuments historiques en général²², est présent tout au long des *Mémoires d'un Touriste*, et, cela mis à part, la description des monuments druidiques ne présente aucune particularité à signaler. L'auteur n'essaie pas de souligner le «pittoresque» des lieux, ni de les mettre en scène à l'aide de personnages fictifs, comme il le fera plus tard pour l'excursion à la Grande-Chartreuse (p.403-418), même s'il arrive que la description déclenche une digression du narrateur (citation de la *Guerre des Gaules* de César, par exemple. P.290-293). Ajoutons que le choix des curiosités naturelles et historiques, comme celui de l'itinéraire du voyage, est assez arbitraire ; si de nombreuses pages sont consacrées à la description des monuments druidiques, un des hauts-lieux bretons, en revanche ne sont mentionnés que fugitivement les Calvaires, monuments religieux propres à la Bretagne²³ (p.315), et la ville en granit de Saint-Malo (p.321-322). Stendhal prend ce qu'il veut, et on chercherait en vain chez lui un désir d'exhaustivité, caractéristique des guides et des recueils encyclopédiques du temps²⁴, ou le souci d'éviter les chemins battus comme chez le Flaubert de *Par les champs et par les grèves*²⁵. Mais

²² Dans les *Mémoires d'un Touriste*, on rencontre souvent une attitude ironique de l'auteur envers la science de l'archéologie (et de la protection du patrimoine) ou les archéologues ; on le voit par exemple se plaindre de l'abus de termes techniques architecturaux chez les spécialistes (p.311), ou se moquer du patriotisme des savants bretons refusant d'approuver l'apport des architectes anglais à la construction des principales églises de cette région (p.317). Même Mérimée n'échappera pas à la critique de son ami. Ce problème mérite d'être approfondi.

²³ Ajoutons que cette description est tirée de Mériméc. Voir la note de Del Litto (p.1139, n.3).

²⁴ Voir, par exemple, le titre complet de l'ouvrage d'A. Hugo : *France pittoresque ou Description pittoresque, topographique et statistique des départements et colonies de la France offrant en résumé pour chaque département et colonie l'histoire, les antiquités, la topographie, la météorologie, l'histoire naturelle, la division politique et administrative, la description générale et pittoresque du pays, la description particulière des villes, bourgs, communes et châteaux, celle des mœurs, coutumes et costumes, etc. ; avec des notes sur les langues, idiomes et patois, sur l'instruction publique et la bibliographie locale, sur les hommes célèbres, etc. ; et des renseignements statistiques sur la population, l'industrie, le commerce, l'agriculture, la richesse territoriale, les impôts, etc., etc. ; accompagnée de la statistique générale de la France sous le rapport politique, militaire, judiciaire, financier, moral, médical, agricole, industriel et commercial.*

²⁵ Flaubert, *Voyage en Bretagne : Par les champs et par les grèves*, Bruxelles, Editions Complexe, 1989. Il s'agit d'un récit de voyage basé sur une excursion du jeune Flaubert en compagnie de Maxime Du Camp en Bretagne en 1847.

aucun exotisme non plus? C'est ce qu'on verra dans la deuxième section.

2) Vie rurale

L'aspect général du pays annonce la vie modeste des habitants. Comme Arthur Young qui note l'aspect misérable des villages bretons juste avant la Révolution²⁶, le Touriste évoque le village d'Erdeven par ces mots : «L'aspect général du pays est morne et triste ; tout est pauvre, et fait songer à l'extrême misère ; c'est une plaine dont quelques parties sont en culture» (p.286). Excepté pour quelques villes comme Lorient, admirée pour sa beauté et régularité²⁷, une telle impression sera partagée par de nombreux voyageurs contemporains, et les adjectifs comme «morne», «triste» et «pauvre», sont des qualificatifs récurrents pour décrire le paysage et les logis bretons, ainsi que «sombre», voire «laid», «sinistre», «sauvage», «sale».

L'alimentation frugale des habitants à base de galette de sarasin et de cidre, et l'énorme influence qu'exerce le clergé du pays, ces deux «clichés» apparaissent sous la plume de Stendhal comme ailleurs :

La partie de la Bretagne où l'on parle breton, de Hennebont à Josselin et à la mer, vit de galettes de farine de sarasin, boit du cidre, et se tient absolument aux ordres du curé. J'ai vu la mère d'un propriétaire de ma connaissance, qui a cinquante mille livres de rente, vivre de galettes de

²⁶ «31 août [1788].— APont-Orcin [Pontorson], on entre en Bretagne ; il semble qu'il y ait un plus grand morcellement des exploitations qu'auparavant. Dans la ville épiscopale de Doll [Dol], il y a une longue rue, sans une vitre aux fenêtres ; horrible aspect. Mon entrée en Bretagne me donne l'idée d'une province misérable.» (Arthur Young, *Voyages en France, 1789, 1788, 1799*, t.1, p.228-229.)

²⁷ «*L'hôtel de France* donne sur une place carrée entourée d'un double rang d'assez jolis arbres ; entre les arbres et les maisons on trouve une rue suffisamment large. On voit que Lorient a été bâtie par la main de la raison» (p.306). De même, A. Hugo écrit : «Lorient est une ville très bien bâtie, les rues sont larges, propres, bien pavées et tirées au cordeau ; les maisons sont d'une construction solide et régulière, le pont est sûr, vaste et commode, les bâtiments qui l'environnent sont d'une belle architecture.» («Département du Morbihan», p.260).

sarasin et n'admettre pour vrai que ce que son curé lui donne comme tel.
(p.294)

Quant aux costumes des paysans bretons, Stendhal ne fait que répéter l'image toute faite : « ils [=les paysans] portent des pantalons et des vestes bleues d'une immense largeur, et leurs cheveux blonds pâles sont taillés en couronne, à la hauteur du bas de l'oreille. » (p.294). Si on y ajoute un gilet court, une casaque de toile à capuchon, des sabots et un bonnet rond pour les hommes, et un corsage épais, un bonnet élevé ou une coiffe accompagnée de rubans pour les jeunes filles (Stendhal ne peint point les costumes féminins, ce qui fait douter de la réalité de son observation), se complète ainsi la représentation romantique des Bretons²⁸. En effet, Stendhal dispose ces personnages en costume comme élément constitutif du décor, pour donner une couleur à son récit ; ici, dans le bateau qui va de Paimbœuf à Nantes (p.245), là, sur la route de Hennebont à Lorient²⁹. Son originalité consiste plutôt à voir dans cette apparence le signe de leur profonde foi : « Les paysans sont vêtus en bleu, et portent de larges culottes et de grands cheveux coupés en rond à l' hauteur de l'oreille, ce qui leur donne un air dévot » (p.245).

Parmi les rites bretons, Stendhal parle surtout du culte de Sainte-Anne d'Auray (p.293 ; p.294-295), cité dans presque tous les autres ouvrages³⁰. La vue d'une foule de pèlerins se rendant à une chapelle isolée dédiée à cette «patronne» de la province lors du

²⁸ Plusieurs vignettes insérées dans *La France pittoresque* («Département d'ille-et-Vilaine», «Département du Finistère») illustrent un groupe de jeunes hommes et filles du pays en costumes traditionnels.

²⁹ «Rien de joli comme les bouquets de bois que l'on rencontre pendant les trois lieues de Hennebont à Lorient. Là encore j'ai entrevu quelques Bretons dans leur costume antique, longs cheveux et larges culottes» (p.305). Par ailleurs, Del Litto attribue ce passage à l'emprunt au *Guide classique du voyageur en France* de Richard (éd. de 1834).

³⁰ «Entre tous les pardons de Basse-Bretagne, le plus renommé est celui de Sainte-Anne d'Auray. Cette sainte peut, à bon droit, passer pour la patronne de la province, tant on y a foi dans sa puissance, tant est vive surtout la ferveur avec laquelle on entreprend de longs voyages pour venir déposer une offrande aux pieds de la statue. [...]» (Auguste Romieu, «La Basse-Bretagne, ses mœurs, son langage et ses monuments», *Revue de Paris*, t.2, mai 1829, p.164)

«Pardon», convainc le héros non seulement du «fanatisme» du peuple, mais aussi de la grande puissance du clergé qui en profite : les pèlerins apportent des revenus importants à l'évêché. L'interlocuteur «*ultra-libéral*», qui met le Touriste au courant des réalités de la paroisse, semble partager l'avis du Michelet du *Tableau de la France*, dans la mesure où les deux voient «dans la religion et les fraudes jésuitiques la source de tous nos[= des Bretons] maux politiques³¹.» (p.293); au moins, il était un fait presque établi que même sous le règne de Louis Philippe, «le clergé, qui dans une grande partie de la France n'est presque plus qu'une congrégation isolée, reste ici[=dans la Basse-Bretagne] un corps politique³²».

Par contre, l'auteur ne prête pas attention aux usages ruraux comme les noces villageoises et le culte des fontaines, auxquels les voyageurs, les administrateurs et les savants locaux, de l'Empire à la Restauration, ont porté un grand intérêt³³. On a vu d'ailleurs que, concernant la vie alimentaire et les costumes des Bretons, il ne va jamais au-delà du «cliché» («gallettes de sarasin et du cidre»; «larges pantalons» et «cheveux coupés en rond» des paysans). En effet, il ne décrit ni les détails des humbles logements, ni les coutumes des habitants des campagnes³⁴. Malgré l'ardeur du Touriste («J'ai écrit sous sa [=le brave demi-paysan] dictée, et en breton, les huit ou dix questions que je puis être dans le cas d'adresser à des paysans durant mon passage en ce pays», p.294), son enquête est loin d'être de nature folklorique, voire ethnologique : il s'intéresse à l'intérieur des hommes et des choses, plutôt qu'aux signes extérieurs.

³¹ Cf. «C'est [...] une grave erreur de croire que ces populations de l'Ouest, bretonnes et vendéennes, soient profondément religieuses : [...] La religion y a surtout une influence politique.» (Jules Michelet, *Tableau de la France*, dans les *Œuvres complètes*, IV, éd. Paul Viallaneix, 1974, p.338-339.)

³² Auguste Romieu, «La Basse-Bretagne. Troisième article. Le clergé.», *Revue de Paris*, t.22, juin 1831, p.274.

³³ Ils y consacrent souvent une longue description dans leurs ouvrages. Voir par exemple la description de la noce de la paroisse de Priziac dans l'article d'A. Romieu («La Basse-Bretagne, ses mœurs, son langage et ses monuments», p.165-168), et la superstition sur la fontaine de Bodilis (*France pittoresque*, «Département du Finistère», p.29).

³⁴ Voir le *Guide pittoresque du voyageur en France*, «Département du Morbihan», p.5-7.

3) Homme

a) Le type breton

Passons maintenant à l'homme. En dehors du «fanatisme» mentionné plus haut³⁵, et de ses attributs accessoires, l'opiniâtreté («une âme opiniâtre», p.294) et l'«obstination à toute épreuve» (p.299), l'image du Breton conçue par Stendhal est faite principalement de plusieurs traits psychologiques : nature superstitieuse (la croyance à la sorcellerie, p.301-305), naïveté (l'explication de l'origine des alignements de Carnac donnée par les habitants du pays, p.288-289), «barbarie» (peu de goût des habitants de Rennes pour les arts, p.314-315), attachement à son langage et à son pays natal (les soldats bretons qui, au retour du service militaire, oublient vite les mots français inculqués au régiment, p.294), bien que certains de ces éléments soient puisés dans le livre de Mérimée³⁶.

Quant aux qualités morales, l'auteur cite «le caractère franc et loyal des Bretons qui [...] se battent pour ce qu'ils aiment» (p.315). Il les qualifie ailleurs de «peuple curieux et d'une si grande bravoure» (p.294), qu'il oppose au type alsacien sincère et sérieux, d'où son idée extravagante que le gouvernement gagnera à faire émigrer «au centre de la partie la plus opiniâtre [de la Bretagne], deux colonies de sages Alsaciens» (p.294). En plus, ils sont généreux et hospitaliers : deux fois dans le voyage, le Touriste est invité à prendre un verre de cidre par les femmes bretonnes (pp.281,

³⁵ Il faut remarquer cependant que l'auteur ne critique pas toujours la crédulité des Bretons. En effet, à la chapelle de Sainte-Anne d'Auray, il regarde avec sympathie «l'expression de piété profonde» sur toutes les figures des fidèles, et parle même de l'«air croyant» des mères portant leur enfant malade, et de leurs regards «sublimes», qu'il distingue des «yeux fanatiques et flamboyants» des Napolitains priant leur dieu, saint Janvier (*M.T.*, p.294 et p.298-299, le même thème est répété deux fois.)

³⁶ Il faut admettre pourtant, que les Bretons de Stendhal n'apparaissent pas sous un jour aussi péjoratif que chez les écrivains contemporains. On ne trouve pas dans son texte, comme ailleurs, les qualificatifs tels que «ignorant», «grossier», «cruel», «rusé», «cupide» ou «paresseux». Il ne parle pas non plus de leur «obscurantisme». Voir la liste des qualificatifs récurrents utilisés dans *Les Chouans* de Balzac, établie par R. Amosy («Type ou stéréotype?» dans *Les idées reçues ; sémiologie du stéréotype*, Nathan, 1991, p.50).

311).

Or, parmi ces vertus, c'est la bravoure qui frappe le plus l'auteur³⁷. Dans le texte de Stendhal, elle s'explique par trois contextes : politico-historique, religieux et géographique. Historiquement, pour les administrateurs du centre, la Bretagne a été une terre rebelle et indomptable. A cet égard, Stendhal évoque l'oppression que Louis XIV a exercée sur les états de Bretagne lors de la révolte dite du «papier timbré» (1675), et l'exécution de quatre rebelles bretons en 1720 («l'affaire de Pontcallec»), et de conclure : «enfin, sous le terrible pouvoir de Louis XIV, cette province semble avoir moins oublié ses droits que les autres pays de cette pauvre France avilie» (p.313), même si, au fond, les agents et l'enjeu de ces deux émeutes étaient tout à fait différents : tandis que la première, menée par les paysans scandalisés par de nouveaux impôts, avait un caractère de lutte des classes, la seconde est considérée comme une tentative, par la noblesse, de conserver ses prérogatives sous prétexte de défendre les droits de la province³⁸. Quoi qu'il en soit, Michelet rejoint Stendhal pour admirer le «génie d'indomptable résistance et d'opposition intrépide, opiniâtre, aveugle³⁹» de cette «race celtique, la plus obstinée de l'ancien monde⁴⁰», en ouvrant la perspective du moyen âge (le moine Pélage, Abailard) au règne des Bourbons (Descartes, le corsaire Duguay-Trouin, le magistrat La Chalotais, Duclos, Mauvertuis, La Mettrie), et, au-delà, à l'époque contemporaine (le général Moreau, Chateaubriand, Lamennais)⁴¹. Ce sont aussi des noms que les guides rangent au nombre des «hommes célèbres» du pays.

³⁷ Plus tard, Flaubert dira des Bretons : «Tous braves gens mais entêtés» (*Le Dictionnaire des idées reçues*, éd. Anne Herschberg Pierrot, Le Livre de Poche, 1997, p.55).

³⁸ Sur ces deux révoltes, voir : Georges Minois, *Nouvelle histoire de la Bretagne*, p.416-422, 437-441.

³⁹ Michelet, *op.cit.*, p.334

⁴⁰ *Ibid.*, p.339. Ajoutons qu'à propos de la révolte de 1675, Michelet aussi fait allusion à la lettre de Mme de Sévigné racontant les détails de l'exécution.

⁴¹ Bien que, parmi ces personnages, Stendhal cite le nom de Duguay-Trouin dans l'article de *Saint-Malo, le...* (p.322), celui-là semble réduit à une position assez inférieure par la description de sa «ridicule statue». Il en est de même pour l'élève officier de marine Hippolyte Bisson, «faisant sauter son bâtiment plutôt que de se rendre» (p.307).

Quant à leur bravoure liée au sentiment religieux, c'est l'autre côté du «fanatisme» mentionné plus haut : ce sont des gens qui «se battent pour ce qu'ils aiment» (p.315) et ce qu'ils croient. La chouannerie, normalement comprise comme tentative, par la noblesse, de recouvrer sa prééminence politique et sociale, aidée par les paysans vendéens qui s'y joignent pour la cause du catholicisme, est citée ici surtout dans un contexte religieux. Confondant Vendéens et Bretons, le Touriste note : «J'admire de toute mon âme plusieurs traits de dévouement et de courage qui illustrèrent la Vendée. J'admire ces pauvres paysans versant leur sang pour qu'il y eût à Paris des abbés commendataires, jouissant du revenu de trois ou quatre grosses abbayes situées dans leur province, tandis qu'eux mangeaient des galettes de *sarrasin*.»(p.233). D'ailleurs, comme «l'alliance de tant de courage et de tant d'astuce militaire, avec l'impossibilité complète de comprendre les choses écrites, ne s'est jamais présentée à un tel degré dans l'histoire» (p.266), c'est-à-dire vu leur «ignorance» et leur «stupidité», il suppose un autre motif plus direct chez les paysans révoltés : «un paysan se battait avec fureur, parce qu'on lui avait persuadé que le décret de la Convention sur le divorce l'obligeait à se séparer de sa femme qu'il adorait» (p.287)

Le courage des Bretons s'explique aussi par les conditions géographiques : la proximité de la mer. Stendhal, comme d'autres auteurs romantiques, hérite du XVIII^e siècle la théorie sur l'adéquation entre le caractère humain et l'environnement géographique (le climat et le sol). C'est une idée chère à cet écrivain, qui écrit déjà dans le journal de 1811, en bateau pour Le Havre :

Les habitants des côtes doivent avoir l'esprit moins étroit que les habitants de l'intérieur. La mer qui renferme l'idée de l'infini est sous leurs yeux, ils parlent sans cesse des dangers qu'elle fait naître, du courage avec lequel on les surmonte et des fortunes rapides qu'on fait par le commerce maritime. La conversation du matelot fatigué et rentré au port est moins bête que celle du notaire de Bourges⁴².

⁴² *Œuvres intimes*, t.1, p.676.

La même idée sera reprise plus tard dans les *Mémoires d'un Touriste*, dans la rubrique de *Saint-Malo, le...*⁴³, où l'auteur apprécie «la bravoure des jeunes enfants bretons de la côte de Morlaix, qui se cachent à bord des navires qui partent pour la pêche de la morue sur le banc de Terre-Neuve»(p.323). Il propose même de «lever ici [=en Bretagne] une garde impériale de marins» et regrette que face aux vaisseaux anglais, Napoléon n'eût pas «équipé mille corsaires» bretons, «au lieu de faire des flottes» : «que n'eût-il pas fait avec des Bretons!» (p.323)

De ce point de vue, le revers de cette vertu, l'inclination superstitieuse des Bretons, est pardonnable : «Comment ne pas croire aux sorciers sur la côte terrible d'Ouessant à Saint-Malo? La tempête et les dangers s'y montrent presque tous les jours, et ces marins si braves passent leur vie tête à tête avec leur imagination.» (p.305) C'est ainsi que Michelet impute «les mœurs barbares» des Bretons au milieu géographique où ils vivent : «La nature est atroce, l'homme est atroce, et ils semblent s'entendre.» «L'homme est dur sur cette côte. Fils maudit de la création, vrai Caïn, pourquoi pardonnerait-il à Abel? La nature ne lui pardonne pas⁴⁴.» De la même manière, la plume de Balzac incarnera le génie breton dans le personnage de Marche-à-Terre des *Chouans*⁴⁵. Ce paysan, dévoué à la chouannerie, est décrit comme une sorte d'homme-granit («La face, comme bronzée par le soleil et dont les anguleux contours offraient une vague analogie avec le granit qui forme le sol de ces contrées, [...]»⁴⁶) qui, intrépide, malgré son apparence «grossière» et «stupide», inquiétera l'armée républicaine.

Or, c'est ce caractère contrasté, bravoure / sauvagerie, hospitalité

⁴³ «Le petit bourgeois d'Autun, de Nevers, de Bourges, de Tours, est cent fois plus arriéré, plus stupide, plus *envieux* même, que le bourgeois qui vit à quatre lieues des côtes, et de temps en temps a un cousin noyé par une tempête.» (p.323) De même, quant à la Normandie cette fois, l'auteur écrit : «il [=le paysage normand] a la mer, dont la vue jette tant de sérieux dans l'âme ; la mer par ses hasards guérit le bourgeois des petites villes d'une bonne moitié de ses petitesesses.» (p.51).

⁴⁴ Michelet, *op.cit.*, p.336.

⁴⁵ Voir R. Amossy, art. cit. , p.50-52 ; C. Bertho, art. cit. , p.50.

⁴⁶ Balzac, *op.cit.*, p.79.

/brutalité et franchise / opiniâtreté, qui marque le mythe breton de l'époque. Le recensement des guides touristiques et des essais d'érudits locaux nous en fournit une multitude d'exemples, dont celui-ci :

Il [=le paysan bas-breton] a naturellement le caractère impétueux et les passions violentes. L'usage des liqueurs fortes et l'ivrognerie à laquelle il est enclin, augmentent la fureur de ses emportements. [...] Il a d'ailleurs des qualités réelles ; il est franc et loyal, charitable et hospitalier, réservé, grave et patient. — On reproche aux paysans bretons un entêtement opiniâtre, une indolence apathique, une curiosité irréfléchie et une crédulité parfois trop naïve. — Leur humeur est généralement mélancolique, mais ils ont généralement une imagination vive et poétique, et une sorte d'éloquence naturelle, chaleureuse et persuasive. — Malgré la rudesse extérieure et une brusquerie souvent excessive, le fond du caractère du Breton est la bonté et la sensibilité. [...] Il est dévot et superstitieux⁴⁷. [...]

On voit facilement que la représentation des Bretons par Stendhal s'inscrit dans cette lignée⁴⁸. Elle s'accorde aussi avec la représentation traditionnelle du «bon sauvage». Le regard de Stendhal sur les Bretons se rapproche en ce sens de celui des voyageurs anthropologues du XVIII^e siècle sur les peuples primitifs, qui partirent aux pays inconnus à la quête de l'origine de l'homme. D'ailleurs, l'image de la femme de l'auberge, qui invite le Touriste et son postillon à boire un verre de cidre (p.311), ne se superpose-t-elle pas à celle d'un groupe d'indigènes insulaires qui présente une offrande à un visiteur de l'Europe⁴⁹?

⁴⁷ A. Hugo, *op.cit.*, t.1, «Département des côtes-du-Nord », p.200. Extrait de la rubrique «Caractère, mœurs, etc.».

⁴⁸ Souvenons-nous que cette dualité se trouvait aussi dans la nature bretonne. Voir la rubrique I de notre mémoire.

⁴⁹ C'est C. Bertho qui rattache ce type de représentation bretonne à «la philosophie du sauvage largement diffusée à la fin du siècle». Elle se propose de relier le jugement négatif des Bretons («sauvage», «superstitieux», «routinier», «l'inverse du progrès et de la raison») à «l'expérience vécue des administrateurs de la Révolution», et d'expliquer leur vertu par l'assimilation de l'état sauvage à l'état de nature rousseauïste («Les Bretons sont plus vertueux parce qu'ils sont plus proches de la nature que leurs contemporains.») (C. Bertho, art. cit., p.50-51).

Un autre point est à souligner : comme le fait remarquer Catherine Bertho à propos du discours sur le peuple breton du temps de la Révolution et de l'Empire⁵⁰, on avait tendance à identifier le Breton au «rural breton à l'exclusion du noble et de l'urbain», et l'image même de la contrée devenait souvent «provinciale, fondée sur la culture rurale, prise comme un ensemble précis de légendes, de superstitions et de coutumes particulières». C'est que les administrateurs, savants et statisticiens s'occupant de mettre au point les réalités économiques, politiques et sociales de la province (qu'ils fussent envoyés de Paris, ou notables locaux), visaient tout d'abord à sa modernisation et à son intégration au Centre ; de ce point de vue, il était naturel que la campagne, qui devait faire obstacle à cette entreprise, les intéressât plutôt que la ville.

Or, cette tendance est sensible non seulement dans le texte de Stendhal, mais aussi dans les autres textes contemporains. Tandis que certains auteurs, en abordant la description des caractères et mœurs du peuple, distinguent les habitants des campagnes de ceux des villes (comme Auguste Romieu qui déclare qu'il ne «parle ici que des habitants de la campagne, car la physionomie des villes a subi, comme dans les autres provinces, les modifications du temps et des progrès intellectuels⁵¹»), les autres les confondent pour les fondre dans un moule unique : ainsi, l'auteur du *Guide pittoresque du voyageur en France* («Département du Morbihan») commence l'article intitulé «Mœurs, usages et costumes» par cette phrase : «Les habitants du Morbihan sont partagés en deux classes distinctes : les Bretons et les Gallos⁵²» ; la distinction ville/campagne est annulée au profit d'une autre classification, fondée sur le critère de race.

Quant au texte de Stendhal, on n'y trouve pas une distinction nette sur ce point, surtout quand il parle des groupes de gens rencontrés sur la route (compagnons de table dans une auberge de Vannes, compagnons de voyage dans la carriole de Dol à Saint-

⁵⁰ *Ibid.*, p. 50.

⁵¹ A. Romieu, «La Basse-Bretagne, ses mœurs, son langage et ses monuments», p. 153.

⁵² *Guide pittoresque du voyageur en France*, «Département du Morbihan», p. 4.

Malo, pèlerins de Sainte-Anne d'Auray⁵³, etc.), exception faite des citadins de Lorient «trop raisonnables pour venir perdre leur temps à entendre de la musique» (p.308), «les plus rangés du monde» (p.310). Et même quand il parle des individus, ils sont classés plutôt par profession (curé, paysan, hôtesse, matelot...), position sociale (noblesse, bourgeois...), ou bien jugés selon la hiérarchie Paris / province (sont souvent moqués les «bourgeois de province», thème aussi stendhalien que balzacien). Mais il est vrai que, ceux qu'il cite comme exemples de l'esprit breton, ce sont souvent des habitants de la campagne : Yves Pennec, un valet de ferme prétendu sorcier, ou bien un habitant du village d'Erdeven qui explique au Touriste la légende du dolmen⁵⁴. Lorsqu'il se dit que que «c'est surtout en cette région reculée que l'on peut espérer de trouver des êtres de race pure» (p.298), l'auteur est, comme ses contemporains, attiré par le pittoresque et l'exotisme du monde archaïque.

b) Race

C'est cette grille que, non content de dresser une nomenclature du caractère breton, Stendhal a adoptée pour décrire et définir les habitants. Il avance deux sortes de thèses : l'une consiste à rattacher les Bretons à leurs ancêtres, les Celtes ou les Gaulois, et l'autre est empruntée au système de classification plus détaillée, à la théorie des races humaines de son ami, l'anthropologue William Edwards (1776-1842).

La première n'est pas plus une invention de Stendhal que la deuxième. On trouve déjà ce passage, dans le *Guide pittoresque du voyageur en France* («Département du Morbihan») :

On trouve une grande similitude entre le caractère du paysan morbihannais et celui des Celtes, ses ancêtres, [...]. Les Morbihannais marchent toujours armés de bâtons dont l'un des bouts est très-gros. C'est sur la tête de leurs adversaires qu'ils dirigent leurs coups. Ils portent

⁵³ Respectivement pp.285, 319-320, p.293.

⁵⁴ Respectivement pp. 301-305, 288-289.

tous de longs cheveux. / Les Celtes étaient hospitaliers : jamais le voyageur attardé n'a frappé en vain à la porte de la chaumière de l'Armorique. Jamais un asile ne lui a été refusé. Quant à la charité des habitants, elle est inépuisable, et l'indigent qui se présente chez eux y reçoit presque toujours la bouillie ou la galette nécessaire à son repas du moment⁵⁵.

Notons que la «similitude» couvre non seulement le caractère, mais aussi les traits physiques et les mœurs. En ce sens, suivant l'expression de C. Bertho, «les Bretons font figure de celtes-véritables, sortes de fossiles anthropologiques arrivés intacts du fond des âges et dont les traits caractéristiques auraient gardé plus de force que ceux des voisins⁵⁶». Stendhal, à son tour, s'intéresse particulièrement à la forme du culte : il voit une continuité dans la puissance des druides (ministres de Dieu) chez les Gaulois et celle des prêtres chez les Bretons d'aujourd'hui. Ainsi, devant les blocs de granit de Kerzerho, le Touriste murmure, avec un net sentiment de mépris :

Si quelque savant découvre jamais ce secret [des blocs de granit] qui probablement est perdu pour toujours, mon âme aura la vue de mœurs barbares. Je trouverai un culte atroce et des guerriers braves, autant que stupides, dominés par des prêtres hypocrites. N'est-ce pas dans ce même pays que, de nos jours, un paysan se battait avec fureur, parce qu'on lui avait persuadé que le décret de la Convention sur le divorce l'obligeait à se séparer de sa femme qu'il adorait⁵⁷? (p.287)

En un autre endroit, l'auteur cite un passage de la *Guerre des Gaules* de César qui met l'accent sur l'état d'assujettissement qu'enduraient la plupart des Gaulois (esclaves), les privilèges dont jouissaient les druides (autant religieux que politiques, judiciaires,

⁵⁵ *Guide pittoresque du voyageur en France*. «Département du Morbihan», p.4.

⁵⁶ C. Bertho, art.cit., p.45.

⁵⁷ La proposition causale de la dernière phrase, qui fait allusion à la Guerre de la Vendée («parce qu'on lui avait persuadé que ...»), est à rapprocher du témoignage d'un vendéen blessé à mort, cité dans la rubrique de *Nantes, le 1^{er} juillet 1837* : il se battait non pour plaire à son curé, comme le supposent les gens, mais de peur que la Convention nationale ne fit une loi pour le forcer à quitter sa femme (p.266).

sociaux), et les moyens dont ils usaient pour conserver leur influence (défense aux néophytes de transcrire les poèmes religieux, p.290-293). D' où le raisonnement suivant : «le pouvoir des druides était établi en partie sur la croyance qu' après la mort les âmes changeaient de corps» ; or, à la différence d'Aristote, le christianisme croit l' âme immortelle ; «les Celtes et les Germains étaient donc mieux préparés au culte catholique que les Grecs et les Romains. L'habitude d' obéir aux druides avec terreur prépara nos ancêtres [=Celtes] à obéir aux évêques» (p.319). Quelle que soit la véracité de cette supposition, si, dans les *Mémoires d'un Touriste*, le thème du «fanatisme» breton est si récurrent, c' est que l' auteur était sûr de son bien-fondé et considérait le «fanatisme» comme un attribut fondamental du caractère breton.

La théorie des races humaines (Gaël, Kymri et Ibère), avec la physiognomonie de Lavater et la phrénologie de Gall, compte parmi les «trois moyens de connaître les hommes» inventés «après la dernière moitié du XVIIIe siècle» (p.299), et se voit même qualifiée de «science parfaitement nouvelle» visant avant tout la «clarté» (p.297). On sait que Stendhal a reçu cette théorie de W. Edwards, comme l' atteste une lettre de ce dernier en principe écrite en octobre 1837⁵⁸, et dans laquelle il donne à son ami un vrai cours d' anthropologie. L'essentiel de la lettre entrera presque textuellement dans l' article *Lyon, le 24 mai 1837* de notre texte à l' occasion d' une discussion qui a lieu le soir (p.94-97), et sera repris dans la réflexion du Touriste au cours du voyage de Hennebont à Lorient (p.297-301). Il s' agit cette fois d' un débat local, qui porte principalement sur la Bretagne.

Cette théorie, qu' expose un ouvrage d' Edwards de 1829, *Des caractères physiologiques des races humaines considérées sous leurs rapports avec l'histoire*, est basée sur la notion de «race» qui a un caractère fixe et qui est transmise de génération en génération sans s' écarter sensiblement du type primitif (mais la race doit être assez nombreuse pour se perpétuer). Chaque race a des traits

⁵⁸ *Correspondance*, t.3, Appendice, p.542-544.

physiques (tête et corps) et des caractères moraux propres, qui pour Stendhal se ramènent à «la façon dont il [=homme] s'y prend d'ordinaire pour aller à la chasse du bonheur» (p.298). En Europe occidentale, les hommes se divisent en races Gaël, Kymri et Ibère (Basque), les deux premières appartenant aux familles gauloises⁵⁹.

Ainsi, ce sont les Gaëls qui se sont installés les premiers en France, avant l'arrivée des Kymris et des Ibères. Ils sont les plus nombreux, et, de taille moyenne, ont «la tête ronde, les yeux grands et ouverts, le nez assez droit, un peu large vers la partie inférieure, jamais recourbé vers la bouche comme le nez aquilin» (p.95), etc.; ils sont «gai[s], brave[s], moqueur[s], insouciant[s] de l'avenir» (p.96). Au contraire, les Kymris occupant le Nord de la France sont de haute stature, «la tête longue et large du haut, le crâne fort développé», ils «portent très loin l'estime d'eux-mêmes» et sont «pleins d'intelligence, fort réfléchis, et souvent arrivent au génie» (p.96). Cette opposition entre les deux races est aussi celle entre l'Anglais, le Breton et le Français : «Le Gaël représente le Français ; le Kymri l'Anglais et le Breton» (p.96). C'est donc en se fondant sur la caractérisation classique de la nation, qu'il connaissait mieux que la théorie d'Edwards⁶⁰, que Stendhal développe son propre argument

⁵⁹ Notons que Stendhal n'était pas le seul à avoir profité de cette théorie. Dans le domaine de l'histoire, Amédée Thierry (1797-1873), frère d'Augustin Thierry, dans son *Histoire des Gaulois depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entière soumission de la Gaule à la domination romaine* (1828), recourt aux mêmes distinctions des trois races pour exposer l'histoire des Gaules. Il cite le nom d'Edwards et inversement, c'est à lui que l'étude d'Edwards sera dédiée. (Voir sur ce point : Michel Crouzet, «Province et Nation chez Stendhal», *Stendhal et Balzac II : la Province dans le roman*, textes réunis par Alain Chantreau, Nantes : Société nantaise d'études littéraires, 1978, p.49-51.) Plus tard, Michelet, dans le Livre premier de son *Histoire de France* (1833), adoptera le même système, en se fondant en partie sur l'étude d'A. Thierry. Pour ce qui concerne la lecture de Michelet par Stendhal, seule celle de l'*Histoire romaine* (1831) est attestée (voir le journal daté du 15 septembre 1832, dans les *Œuvres Intimes*, t.2, p.165, et la lettre à Alexandre Tourguénief datée du 6 décembre 1832, dans la *Correspondance*, t.2, p.488). Bien que tout laisse supposer que Stendhal pense à Michelet quand il dit, dans la rubrique de *Lorient*, au sujet des historiens s'intéressant à l'histoire de Rome : «La gloire des grands hommes allemands n'ayant guère que dix années de vie, on m'assure que M. Niebuhr est remplacé depuis peu par un autre génie dont j'ai oublié le nom» (p.301), il ne semble pas avoir lu l'*Histoire de France*.

⁶⁰ Dans ses œuvres de jeunesse comme l'*Histoire de la peinture en Italie* (1817) et *De l'Amour* (1822), on trouve un nombre infini d'allusions à la caractérisation de chaque nation (surtout des Européens), basée sur la théorie des quatre humeurs qui avait été élaborée par les médecins idéologues tels que Cabanis et Pinel.

dans les pages suivantes : par exemple, c'est apparemment en pensant aux Anglais qu'il ajoute : «Les Kymris ressemblent souvent à des puritains ; ils sont ennemis du chant, et, s'ils dansent, c'est comme malgré eux et avec une gravité comique à voir, ainsi que j'ai observé à * * *» (p.300).

De ce point de vue, quel est l'intérêt de la Bretagne? Autrement dit, pourquoi l'auteur s'est-il décidé ici à reprendre la théorie qu'il avait suffisamment développée dans les pages précédentes? A cette question, l'auteur lui-même donne deux réponses. La première est d'ordre moral et pragmatique : c'est pour montrer que la théorie des races est utile pour remédier à ce que l'auteur appelle la «haine impuissante» (p.295), dont l'idée hante tout à coup le Touriste dans la diligence de Hennebont à Lorient. Cette expression, attribuée à l'origine au littérateur anglais Hazlitt (1778-1830) et qu'on trouve d'abord dans le *Racine et Shakespeare* de 1825⁶¹, désigne le sentiment désagréable que l'individu éprouve devant les vices humains, souvent de nature sociale (injustice, fraude, abus d'autorité, etc.)⁶². Or, pour se débarrasser de ce sentiment, il est conseillé d'observer la personne qui vous inspire du dégoût «comme un insecte», selon la suggestion du naturaliste Georges Cuvier : comme on pourra guérir de l'horreur que donnent les vers et les gros insectes en étudiant leurs amours et en comprenant «les actions auxquelles ils se livrent toute la journée sous vos yeux pour trouver leur subsistance» (p.295). A force d'observer tous les motifs mesquins mais non négligeables au point de vue de la vie qui poussent cette personne à telle ou telle action, son existence vous devient plus supportable⁶³. La théorie de races humaines présente le

⁶¹ Voir la note de Del Litto, p.1131, n.3.

⁶² Elle apparaît souvent dans un contexte politique : «depuis que la bataille de Waterloo nous a lancés en France sur le chemin de la liberté, nous sommes fort exposés entre nous à l'affreuse et contagieuse maladie de la haine impuissante» (p.296) ; «la *haine impuissante* qui nous travaille depuis que le meurtre du maréchal Brune nous a lancés dans la période de sang des révolutions» (p.299). Ces deux exemples visent à l'étouffement sous la Restauration et la Monarchie de Juillet de la liberté que Napoléon aurait implantée sur le sol de la France.

⁶³ L'auteur cite l'exemple d'un homme de la police étrangère. Si un homme qui s'occupe d'examiner les passeports des voyageurs étrangers ne manque pas de prendre une attitude insultante envers eux, c'est qu'«abreuvé de mépris, [...] poursuivi par la crainte du bâton ou

même avantage que cette méthode empruntée à Cuvier, dans la mesure où elle sert à comprendre les autres dans le cadre des catégories scientifiques, et par là vous rend plus indulgent aux différences humaines. Comme les méthodes de Lavater et de Gall, elle vous permet aussi de deviner les hommes, aptitude indispensable aux souverains comme Napoléon (p.299).

Quant à la seconde réponse, elle est d'ordre scientifique et plus strictement liée à la spécificité de la Bretagne : dans l'étude des races, cette région, grâce à son isolement géographique, doit offrir des exemples d'«êtres de race pure» (p.298). Cette supposition augmentait chez le Touriste «le désir de voir ce pays» (p.298) avant même d'y voyager, tant il est difficile de rencontrer les hommes qui gardent les caractères du type primitif, comme il est rare de trouver un chien de race pure (p.297-298)⁶⁴. Stendhal affirme donc, après le Docteur Edwards, que les «Ibères ont remonté le rivage de la mer [= la Méditerranée] jusqu'à Brest» (p.298) où ils ont rencontré les Kymris et les Gaëls qui y avaient habité avant eux⁶⁵. Ensuite, il nous apprend leur distribution géographique dans la péninsule, à partir des informations fragmentaires d'Edwards :

Dans le Morbihan, les Gaëls sont plus nombreux que les Ibères et les Kymris ; dans le Finistère, c'est la race ibère qui l'emporte, et enfin c'est le Kymri qui domine dans les Côtes-du-Nord, de Morlaix et Lannion à Saint-Malo. C'est sur la côte du Nord, en face du grand océan, de Lannion à Saint-Brieuc, que l'on parle le breton le plus pur. Là aussi se trouve la race bretonne dans son plus grand état de non-mélange⁶⁶. (p.300)

du coup de poignard, comme un tyran, sans avoir le plaisir de commander comme celui-ci, il ne cesse de songer à la peur qui le ronge qu'au moment où il peut faire souffrir autrui. Alors, pour un instant, il se sent puissant, et le fer acéré de la crainte cesse de lui piquer les reins» (p.296). Ainsi comprise, la vie de cet homme prête à plus de sympathie.

⁶⁴ La comparaison est de Stendhal.

⁶⁵ Cf. «Dans un voyage que j'ai fait en Bretagne il y a deux ans je les [=les Ibères] ai reconnus dans le Finistère avec tous les caractères qui les distinguent. Ils paraissent antérieurs aux Gaëls.» (Lettre de William Edwards, citée dans la *Correspondance*, t.3, Appendice, p.544).

⁶⁶ Les informations fournies par la lettre d'Edwards sont beaucoup plus vagues que celles de Stendhal, puisque ce premier ne vise pas particulièrement la région de la Bretagne : «les Kymris occupent plus ou moins le nord de la France, surtout la Normandie et la Bretagne, la

La Bretagne présente donc tout un échantillon d'êtres de race pure. Mais elle offre un autre intérêt :

D'un autre côté, la présence des Kymris et des Ibères dans le Morbihan a singulièrement modifié le caractère du Gaël. Vous savez que les gens de cette race sont naturellement vifs, impétueux, peu réfléchis. Eh bien, ici, ils ont acquis une gravité et une ténacité que l'on chercherait en vain dans d'autres contrées de la France. (p.300)

S'agit-il d'un croisement de races auquel Edwards fait allusion à la fin de sa lettre à Stendhal⁶⁷ et qu'il développe longuement dans son ouvrage⁶⁸, ou bien s'agit-il simplement de l'influence de la promiscuité sur le caractère? L'expression de Stendhal est trop vague pour trancher. En tous cas, il est certain que toutes les thèses présentées ici par Stendhal concourent à mettre en relief la particularité de la Bretagne ; terrain propice à la conservation des races pures, ou lieu privilégié pour la production de types originaux, au point de vue anthropologique, elle occupe une place à part parmi toutes les régions de la France.

4) Langage

Enfin, le langage constitue aussi un élément de l'identité régionale de la Bretagne. On se souvient de la caractérisation typique de cette région par Stendhal : «La partie de la Bretagne où l'on parle breton, de Hennebont à Josselin et à la mer, vit de galettes de farine de sarrasin, boit du cidre [...]» (p.294). Le breton forme,

partie nord de ce dernier pays» (*ibid.*, p.544) ; «Les Gaëls occupaient toute la France excepté la partie possédée par les Basques ou les Ibères avant l'arrivée des Kymris.» (*ibid.*, p.543). Il ne semble pas que, pour mieux s'informer, Stendhal ait consulté l'ouvrage d'Edwards, *Des caractères physiologiques des races humaines*, parce qu'on n'y trouve aucune explication de plus.

⁶⁷ «Les croisements de race ont donné souvent des titres intermédiaires, etc., etc» (Lettre de William Edwards, citée dans la *Correspondance* III, Appendice, p.544).

⁶⁸ W. Edwards, *Des caractères physiologiques des races humaines...*, p.21-29. Edwards soutient que, malgré le mélange de races, les principaux caractères physiques du type primitif peuvent se conserver à travers les siècles dans une grande partie de la population, bien qu'il ne mentionne pas les caractères moraux.

avec du cidre et des galettes de sarrasin, le symbole de la Bretagne.

Dans ce domaine aussi, c'est la différence qui est soulignée : beaucoup de voyageurs, d'A. Young à Mérimée⁶⁹, notent leur surprise en abordant la «Bretagne *bretonnante*», appellation par laquelle on désigne la partie de la province où l'on parle breton⁷⁰. Et dans le domaine de la fiction, la scène qui peint avec humour l'embarras des voyageurs parisiens qui ne comprennent pas les Bretons, et vice versa, constitue une sorte de cliché⁷¹. Il s'agit vraiment d'un passage dans un autre monde. Stendhal, lui aussi, en adoptant le regard de l'étranger, se prépare à la rencontre de gens qui parlent un langage inconnu : «J'ai écrit sous sa [=le monsieur demi-paysan] dictée, et en breton, les huit ou dix questions que je puis être dans le cas d'adresser à des paysans durant mon passage en ce pays» (p.294). Certainement en vain, parce qu'il ne saurait pas comprendre leurs réponses sans l'aide d'un interprète, comme le remarque Del Litto dans les notes⁷². Il est évident qu'il n'a pas une bonne connaissance du vocabulaire breton non plus.

En revanche, il semble être conscient du rôle politique que l'usage du dialecte peut jouer, en tant que symbole de l'union régionale, quand il demande à ce même monsieur : «Dans combien

⁶⁹ Ecoutons le témoignage de Mérimée : «Lanleff ou Llanleff, car on prononce des deux manières, se trouve sur la limite de la Bretagne *bretonnante*. Je m'étais de mon mieux préparé à cette excursion en apprenant ces mots de breton indispensables à un étranger : «Où trouverai-je quelqu'un qui parle français?» Mais pour surcroît de précaution j'avais demandé un guide sachant le breton. A une demi-lieue de Saint-Brieux, je découvris, à ma grande mortification, que mon interprète, s'il savait le breton, entendait à peine quelques mots de français. Pourtant, aidé de ma carte et d'un fermier très obligeant que je rencontrai, j'arrivai à Lanleff sans m'être égaré.» (P. Mérimée, *Notes d'un voyage dans l'Ouest de la France*, éd. Pierre-Marie Auzas, Adam Biro, 1989, p.68.)

⁷⁰ On trouve cette expression dans les textes de Mérimée (ci-dessus) et de Michelet. «Bretonnante» est toujours écrit en italique. D'ailleurs, la délimitation géographique de la Bretagne *bretonnante* n'est pas précise. Presque tous les auteurs sont d'accord pour désigner par là la partie ouest de la Bretagne (le Finistère, la partie ouest du Morbihan et des Côtes-du-Nord), sauf Stendhal qui rétrécit curieusement l'étendue concernée («La partie de la Bretagne où l'on parle breton, de Hennebont à Josselin et à la mer», p.294) ; Mérimée place la limite de la Bretagne *bretonnante* à Lanleff (voir la note 59), tandis que Michelet la place plus à l'ouest, «vers Elven, Pontivy, Loudéac et Châtelaudren» (*Tableau de la France*, p.334).

⁷¹ La scène de l'apparition de Marche-à-terre dans *Les Chouans* de Balzac offre un bon exemple (*Les Chouans*, Ch. 1, p.82).

⁷² P.1130, n.2.

de paroisses, [...] le curé prêche-t-il en breton?» (p.294) En effet, le respect idolâtre des Bretons pour leurs prêtres tenait en grande partie au fait que ceux-ci parlaient *leur* langue, le breton, au point que A. Romieu, sous-préfet de Quimperlé, voyait dans la réécriture du catéchisme en français un des piliers de la réforme pour la modernisation du pays⁷³.

Or, dans le texte de Stendhal comme ailleurs, le langage est traité souvent de pair avec la race, parce que les historiens, ainsi que les philologues et les anthropologues de l'époque, le considéraient comme matériau vivant susceptible de leur apprendre l'origine des peuples, leurs migrations et différenciation au cours de l'histoire. La classification du breton, par conséquent, correspond à celle des races qu'on a mentionnées plus haut : le gaël (langue des Gaëls) et le kymri (langue des Kymris). Comme la lettre d' Edwards ne donne pas de détails sur la langue, Stendhal a sans doute suivi le système exposé par Amédée Thierry dans l'Introduction à *l'Histoire des Gaulois depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entière soumission de la Gaule à la domination romaine*⁷⁴, et a suppléé aux informations par le *Guide pittoresque des voyageurs* («Département du Morbihan») ⁷⁵. Lui, pourtant, prend sa distance par rapport au

⁷³ Romieu, «La Basse-Bretagne. Troisième article. Le clergé», *Revue de Paris*, t.22, janvier 1831, p.280.

⁷⁴ C'est M. Crouzet qui a suggéré la possible consultation de cet ouvrage par Stendhal (art.cit., p.50). Thierry se propose dans l'Introduction de donner les preuves 1^o «philologiques», 2^o «historiques, puisées dans les écrivains grecs et romains» et 3^o «historiques, puisées dans les traditions nationales des Gaulois» de l'existence de la famille gauloise. Dans la première section (p.xij-xxj), en examinant tour à tour les trois langues : le «basque», le «gallois» (ou le «kymraig») et le «gaëlic» (ou le «gallic»), il finit par rattacher le bas-breton au «kymraig», parlé dans la principauté de Galles. Cette thèse entrera dans le texte de Stendhal, ainsi que l'allusion à l'ouvrage de Guillaume de Humboldt (*Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens*, Berlin, 1821) et celle à la famille *indogermane* à laquelle appartiendraient le gallic et le kymric (bien que Thierry ne prononce pas ce terme), ce qui atteste l'utilisation de ce livre par Stendhal, mais d'une manière très succincte.

⁷⁵ L'auteur du *Guide pittoresque...*, en se fondant sur la différence du langage, divise les habitants du Morbihan en deux classes : les «Bretons» et les «Gallos». Ainsi, les «Gallos, ainsi nommés par corruption du latin Galli (Français), parlent une sorte de patois aisé à comprendre, et dans lequel on retrouve une grande quantité des mots de l'ancien français» (p.4). Le lien est évident quand on compare ce passage au texte de Stendhal : «On peut supposer que le gaël était la langue parlée dans le Morbihan avant l'arrivée des Kymris. On désigne encore par le nom de *Gallos*, dans ce département, une partie de la population»

discours savant dans la mesure où il se montre sceptique quant au débat sur le berceau des races : «les Kymris arrivaient du Danemark. Les savants croient pouvoir ajouter que les Gaëls étaient venus précédemment de l'Asie. On tire cette vue incertaine sur des temps si reculés de la nature de leurs langues, que les savants appellent maintenant *indo-germaines*» (p.300). Il ajoute même, concernant l'ouvrage de Guillaume de Humboldt sur la langue basque (Stendhal écrit par erreur «l'ouvrage de Guillaume de Humboldt sur les antiquités bretonnes»), que «des conjectures non prouvées ne sont que des conjectures» (p.301). On peut retrouver une telle défiance de sa part envers le discours scientifique dans la description des monuments historiques, ce qui nous amènera à une autre réflexion sur l'idée que se faisait l'écrivain sur les sciences de l'époque. Contentons-nous ici de constater que sur le sujet du langage, l'auteur insiste avant tout sur sa spécificité⁷⁶, et comme c'était le cas pour la race, essaie de justifier cette différence au moyen du discours scientifique.

La mise en scène des stéréotypes

On a vu que dans chaque domaine, la représentation de la Bretagne par Stendhal avait beaucoup de points communs avec les discours courants de l'époque, dont certains contenaient des «stéréotypes», images figées solidement inscrites dans la conscience collective. On peut maintenant se demander si cela est dû à la référence aux ouvrages précités, ou à la simple manifestation d'idées préconçues. A défaut de témoignages antérieurs et de manuscrits de la partie concernée des *Mémoires d'un Touriste*, il est difficile de trancher, mais en revanche, l'analyse du texte nous amènera à mesurer la distance que l'écrivain maintient par rapport aux «stéréotypes».

(p.300).

⁷⁶ «Le breton, cette langue curieuse, si différente du latin et de ses dérivés, l'italien, le portugais, l'espagnol et le français, [...]» (p.301).

On peut distinguer trois niveaux représentatifs. Le premier, c'est la description presque «brute», fondée sur les renseignements provenant de l'observation du Touriste et des ouvrages de référence ; c'est le cas pour le paysage, la race et le langage bretons. Même par le biais de la fiction du «marchand de fer» (le texte n'est pas un vrai journal de voyage), la Bretagne stéréotypée est évoquée ici à la façon d'un documentaire qui fait peu de place à l'imagination.

Le deuxième est le recours aux personnages typiques. Nous avons constaté qu'à plusieurs reprises, l'auteur met en scène des personnages anonymes typiquement bretons, bien que de façon fugitive : paysan en costume traditionnel (pp.294, 305), mère-pèlerin dévote (pp.294, 299), femme bretonne offrant aux voyageurs un verre de cidre (pp.281, 311) . Manquant souvent de vivacité, ils font un peu penser à des automates. Nulle intention caricaturale, cependant, ils fonctionnent plutôt, nous l'avons fait remarquer ci-dessus, comme composante du décor pour ajouter à la couleur locale.

Le troisième, c'est l'utilisation de l'anecdote. Elle est un élément essentiel de la prose stendhalienne, et son usage systématique est à l'origine de l'homogénéité de son écriture, quel qu'en soit le genre (roman, nouvelle, biographie, autobiographie, critique d'art, essai, etc.). Or, parmi les nombreuses fonctions de l'anecdote dans les *Mémoires d'un Touriste*⁷⁷, ce qui touche surtout à la question du stéréotype, c'est sa valeur illustrative : il s'agit en effet d'anecdotes de type «exemplum», destinées à illustrer certaines notions, comme les types d'amour (amour-passion, amour de vanité, etc., tels qu'ils se trouvent dans *De l'Amour*) et les tempéraments locaux. Telle l'histoire de l'imposture d'«un M. le curé de ***, qui se fait quinze cents francs par an avec les poignées de crin qu'on lui donne pour chaque bœuf ou cheval qu'il bénit» (p.309), racontée lors d'un

⁷⁷ Sur le statut de l'anecdote dans les *Mémoires d'un Touriste*, voir notre mémoire, «Le genre du récit de voyage, sur les *Mémoires d'un Touriste* de Stendhal», *Revue de langue et littérature françaises*, n°17, Société de langue et littérature françaises de l'Université de Tokyo, mars 1998, p.41-67.

dîner chez un académicien, portrait rapide d'un ecclésiastique qui profite de la crédulité du peuple pour faire fortune. De même, l'anecdote du «sorcier» Yves Pennec, insérée dans la rubrique de *Lorient, le 7 juillet 1837*, pour attester la croyance en la sorcellerie chez les paysans bretons⁷⁸.

Cette histoire, pourtant, offre un intérêt particulier au point de vue du travail sur le texte par Stendhal. Une constatation générale fondée sur «le témoignage à peu près universel», et d'après laquelle «beaucoup de Bretons, dont le père n'avait pas mille francs de rente, à l'époque de leur naissance, croient un peu à la sorcellerie» (p.301), voit son authenticité mise en valeur, d'autant que l'auteur suit à peu près, sauf quelques modifications, un article tiré d'un numéro de la *Gazette des tribunaux*. La scène présente une audience publique à la cour d'assises du Finistère (Quimper), l'interrogatoire, par le président, du jeune Pennec, valet de ferme accusé de vol par son ancien patron, les justifications de l'accusé et les témoignages de cinq habitants de la commune : devant le récit de Pennec qui prétend avoir trouvé, guidé par une voix divine, une forte somme sous une pierre dans la ferme de son patron, la réaction de l'auditoire se montre divisée :

Ce récit semble ne pas trouver que des incrédules parmi l'auditoire, composé en partie d'habitants de la campagne. (*Gazette des Tribunaux*, vendredi 2 février 1838.)

et le texte de Stendhal dit :

Le silence passionné de la plus extrême attention règne dans l'auditoire. Il est évident que l'immense majorité croit au récit de Pennec. (p.302)

Il est vrai que le ton avec lequel l'auteur de l'article original rapporte cette farce provinciale (en effet, on finit par déclarer

⁷⁸ Sur le thème du sorcier dans les *Mémoires d'un Touriste*, voir : Marcelle Bouteiller, «La croyance aux sorciers chez Stendhal et Balzac», *Stendhal et Balzac II : la Province dans le roman*, textes réunis par Alain Chantreau, Nantes : Société nantaise d'études littéraires, 1978, p.203-207.

Pennec non coupable) est déjà moqueur, en ce sens que la crédulité, suggestivement attribuée aux «habitants de la campagne», est aussi soulignée, mais il faut néanmoins dire que Stendhal fait subir au texte une modification sensible : elle vise à renforcer les stéréotypes existants, les «Bretons crédules».

La fin justifie-t-elle les moyens? On comprend que l'auteur ait absolument besoin d'un bon exemple de croyance en la sorcellerie, d'autant que cette anecdote vient juste après la théorie des races humaines citée plus haut, bien qu'en fait, l'explication, à partir de ce point de vue, ne soit pas du tout développée. Le tort de Stendhal, cependant, s'atténue lorsqu'on lit le paragraphe suivant, ajouté de sa main, qui clôt l'anecdote :

Comment ne pas croire aux sorciers sur la côte terrible d'Ouessant à Saint-Malo? La tempête et les dangers s'y montrent presque tous les jours, et ces marins si braves passent leur vie tête à tête avec leur imagination. (p.305)

On retrouve ici la justification par les conditions géographiques, comme on l'a vu pour le célèbre «courage» des Bretons. Ainsi, il y a une collision de thèses de différente nature dans la théorisation stendhalienne du caractère breton : tantôt, c'est le sang des Celtes, leurs ancêtres, qui est à l'origine de la spécificité des habitants, tantôt c'est celui de la race Kymri, ou bien la proximité de la mer, qui conditionne leur mentalité. Plutôt que de reprocher à l'auteur le peu de cohérence de son raisonnement, mieux vaudrait voir chez lui la persistante volonté d'expliquer les stéréotypes par une méthode scientifique quelconque.

Par ailleurs, on peut se demander si cette falsification comporte un arrière-plan idéologique. Si, comme le suggère R. Amossy⁷⁹, le

⁷⁹ R. Amossy, *op.cit.*, p.49-75. Citons ses définitions du «type» et du «stéréotype»: «le type se signale en ce qu'il joint le singulier à l'universel et offre un modèle réduit à travers lequel toute une catégorie humaine se définit. C'est dire qu'il prodigue un savoir sur le monde» (p.49) ; par contre, «le stéréotype est [...] dévalorisé dans la mesure où il est simplificateur et réducteur, hérité de seconde main et en conséquence non cérifié, figé et opposé au libre exercice de l'examen critique. De ce fait, il est accusé de faire obstacle au savoir» (p.50).

«type», modèle cognitif qui sert à véhiculer un savoir dans le monde, s'altère en «stéréotype», son parent pauvre, dès que celui-ci se veut réducteur, et nous impose un certain jugement de valeur⁸⁰, il est possible de supposer que l'intention de Stendhal consiste aussi à cantonner les Bretons dans la catégorie des moins civilisés, à les condamner au statut de sauvages. Ce n'est pas le cas pour l'auteur des *Mémoires d'un Touriste*, qui est parfaitement conscient de l'enjeu politique caché dans le processus de formation du stéréotype, dans la mesure où il note : «On peut supposer que beaucoup de Bretons, dont le père n'avait pas mille francs de rente, croient un peu à la sorcellerie. La raison est que ces messieurs qui vendent des terres dans un pays inconnu ne sont pas fâchés qu'on s'exerce à croire : la terreur rend les peuples dociles» (p.301).

La retouche à l'histoire de Pennec relève donc moins d'une dimension idéologique que du plan *rhétorique* : elle vise avant tout à convaincre le lecteur (qui n'a pas la moindre idée du changement subi par le texte) de la réalité du stéréotype. En ce sens, les modalités de mise en scène mentionnées ci-dessus peuvent être considérées comme autant de procédés argumentatifs ; il importe à l'auteur d'ajouter un grain d'authenticité à son récit, de faire semblant (au moins, quelle que soit la réalité) aux yeux du lecteur d'avoir constaté lui-même le bien-fondé du discours courant sur la région.

Conclusion

Par rapport à l'attitude de Flaubert vis-à-vis du stéréotype, celle de Stendhal semble privée d'esprit critique : tandis que le Flaubert

⁸⁰ Amossy cite un exemple de la fille publique du XIX^e siècle. Le type de la fille publique, mis en place par un travail scientifique de Parent-Duchâtelet en 1836 (*De la prostitution dans la ville de Paris considérée sous le rapport de l'hygiène publique, de la morale et de l'administration*), cesse d'être un simple modèle cognitif au moment du passage dans le domaine de la littérature (Sue, Hugo...) : c'est le portrait moral qui y est surtout mis en valeur (immaturité, goût du plaisir, instabilité, etc., ou bien comme pour rédemption, ses traits positifs : charité, pureté d'âme, etc.), et l'image de la fille, dès lors schématique et figée, sera exploitée pour protéger l'ordre social : les mesures de surveillance et de l'enfermement seront prises à cet effet. Ainsi, on peut dévoiler, sous l'apparente objectivité du type de la prostituée, l'idéologie qui est toujours prête à s'imposer (*ibid.*, p.52-57).

de *Par les champs et par les grèves* aime jouer avec les stéréotypes existants de la Bretagne⁸¹, Stendhal choisit de les accepter tels qu'ils sont, et ensuite de les mettre en valeur par le travail sur le texte : mise en scène, ou recours aux théories scientifiques. N'avait-il donc pas d'attachement particulier pour cette région ? Mais si, pour d'autres régions de la France, il tend à admettre les stéréotypes et même se montre rassuré à la vue d'une manifestation typique des tempéraments locaux (esprit marchand des Lyonnais, épicurisme bordelais, par exemple), sans éprouver de scrupule à sacrifier ainsi le particulier au général, c'est moins au contexte épistémologique dont parle R. Amosy⁸² qu'à l'idée du genre du récit de voyage, qu'il faudrait attribuer son attitude.

Il ne s'agit pas, pour Stendhal qui écrit à une époque pauvre en récits de voyages en France⁸³, de montrer au lecteur une France toute vierge, dénuée de toute prévention ; pour cela, «il faudrait pouvoir étudier chaque département au moins pendant dix jours, ce qui, pour les trente départements que je [=Touriste] parcours, ferait trois cents jours, ou dix mois» (p.144). Ni le marchand de fer, ni l'écrivain lui-même, voyageurs hâtifs tous les deux, ne le jugeront utile. Et avant tout, l'auteur ne craint pas le parti-pris. Ce dont il se méfie, c'est plutôt d'adopter les opinions prescrites par *la mode*, souvent hypocrites, commandées par l'intérêt des individus⁸⁴. Stendhal n'est donc pas Flaubert ; comme on a pu le voir, la distance qu'il prend face au stéréotype se manifeste chez lui non sous forme de parodie, mais d'interprétation scientifique et d'exploitation littéraire.

⁸¹ Voir par exemple son éloge du «confort» de l'auberge bretonne, réputée alors pour son «incurie dans le service» et sa «malpropreté» (Flaubert, *op. cit.*, p.258).

⁸² Selon elle, c'est à la seconde moitié du XIX^e siècle que le sens de l'usure des mots commence à se faire sentir, et que le «type» cède sa place au «stéréotype» : «La première partie du XIX^e siècle était incapable de percevoir ses types en termes de schèmes collectifs figés ; [...] Dès la seconde moitié du XIX^e siècle, la soif encyclopédique se tourne vers les formules figées, les citations obligées, l'ensemble des croyances et des préjugés qui circulent dans le discours quotidien» (R. Amosy, *op.cit.*, p.65).

⁸³ Voir la déclaration du Touriste du début du livre : «Il n'y a presque pas de voyages en France : c'est ce qui m'encourage à faire imprimer celui-ci» (p.3).

⁸⁴ Voir pp. 3 et 144.

Dans le cadre du genre du récit de voyage, peut-on alors relier cette attitude à l'horizon d'attente du lecteur? Et quels sont les éléments de la nouveauté du texte des *Mémoires d'un Touriste*, si ce n'est sur le plan de la représentation? C'est à ces questions que nous aurons à répondre dans les études qui suivent.